

## « Que peut-on dire du mal ? »

### Essai de présentation du thème du premier colloque virtuel d'*approximations.fr*

Pierre Serange (elsp),  
Webmaster du site [www.approximations.fr](http://www.approximations.fr)  
Préparant l'agrégation de philosophie  
(Université Paris I Panthéon – Sorbonne)

Le mal est un concept qui semble paradoxal : parler du Mal au sens d'une entité agissante sur le monde semble démodé, et pourtant, force est de constater qu'à des degrés divers, qu'il faudra interroger, et en des significations dont le lien est à étudier, nous faisons tous l'expérience du mal.

En effet, quand un enfant dit à ses parents « j'ai mal », c'est pour leur signifier qu'il fait l'*expérience* d'une souffrance, en l'occurrence physique, auquel il imagine que sa famille peut apporter un « remède ». La première expérience d'un mal semble donc subjective, physique, et avoir un rapport particulier au langage, en ce que sa simple mention, par l'enfant, déclenche une réaction de ceux qui l'ont engendré. Pour autant, quand on dit à ce même enfant, par exemple quand il a volé un stylo à sa camarade « ce que tu as fait est mal », il semble que l'on change doublement de plan. Le mal n'est plus présenté comme une *expérience subjective*, mais comme une *essence objective*, ou du moins comme ayant une *valeur inter-subjective*. En effet, dire à quelqu'un que son action est mauvaise, c'est soit juger que l'action appartient à un genre ou à une essence, le Mal, qui s'opposerait au Bien, Bien et Mal existants en soi ; soit porter un jugement où l'on dénigrerait l'action accomplie, non pas absolument, mais seulement dans les circonstances où elle a été accomplie.

Dans ces deux attitudes, on trouvera deux tendances inverses : celle d'une *absolutisation du mal*, et son inverse, le bien ; ou au contraire celle d'une *relativisation du mal*, qui ne pourrait être « dit » d'une action qu'en relation avec les circonstances de cet acte. Et pourtant, dans les deux cas, le mal, qualifiant une action donnée, a une existence de par l'existence de cette action et de notre jugement sur elle. De la même manière, que l'on prenne la souffrance physique comme étant quantifiable absolument, ou au contraire relative à chaque être dans son originalité, dans les deux cas il ne semble pas possible de nier que le mal se *dit* autant qu'il se *vit*, cela dans un rapport à l'autre et aux actes accomplis.

Aussi, la question « **que peut-on dire du mal ?** », de nos jours, ne saurait se passer du rapport au mal comme *sentiment*, ou comme *vécu*. Voilà pourquoi les expériences du mal qu'ont fait les victimes de crimes, mais aussi des sujets ayant participé à de tels actes, doivent être entendues et méditées, et pourquoi ce colloque virtuel ne pourrait exister sans cette dimension existentielle du mal, qui fait qu'on se sent frappé par lui, d'où, parfois, un sentiment d'incompréhension. Quel sens, peut, effectivement, avoir le mal que l'on ressent, qu'il soit physique ou psychologique ? Les approches médicale, psychologique, philosophique et théologique semblent devoir se répondre sur le statut que l'on peut donner à ce concept si central au sein de notre vie, ne serait-ce que comme repoussoir physique autant que moral, si, comme l'affirme Aristote, nos actions et nos choix tendent tous vers un certain bien (*Ethique à Nicomaque*, livre I, chapitre 1, 1094a).

Si savoir ce qui est bien, et donc ce qui est mal, est déjà difficile, le *dire*, et au-delà, le *faire*, est un problème éthique beaucoup plus délicat ; d'où la fameuse phrase de Spinoza : « nous voyons le meilleur et nous faisons le pire » (*Ethique*, livre III, Proposition II, Scolie). Peut-être faut-il alors, dans ce défi que lance le mal à la raison humaine, moins en chercher le sens dans les actions ou les personnes que nous jugeons mauvaises, que dans l'*acte* même par lequel nous *jugeons* le mal. Ainsi,

notre rapport à la *figuration du mal*, en art, pourra sans doute nous amener plus avant dans la compréhension du rapport de l'homme à ce qui est au moins valeur, et qui tend souvent à devenir, dans nos jugements, entité. Comprendre le rapport de l'homme au mal en abordant la manière dont il tente de le représenter pourrait donc, sinon être un remède au problème du mal, du moins pouvoir remédier aux lacunes d'une raison qui est si souvent mise en déroute dans la recherche herméneutique qu'elle ne peut s'empêcher de mener quant au statut à donner concernant « le mal ».

Voilà pourquoi *approximations.fr*, ayant abordé ce thème notamment par le visionnage d'une émission retraçant l'assassinat d'Anne-Marie Roudil, dont j'atteste l'excellente fidélité aux faits (<http://www.approximations.fr/o2php/viewthread.php?tid=1191>), et en mémoire de qui ce colloque virtuel se tient, se devait de rassembler diverses approches autour de cette même question au sein de ce qui ne s'est jamais, à notre connaissance, déroulé sur un site français, à savoir un **colloque virtuel**, sur plusieurs mois, avec *plus d'une dizaine de participants de tous horizons*, dans des interventions audio et/ou écrites. En effet que l'on soit théologien, philosophe, victime, spécialisé en esthétique, en littérature ancienne ou moderne, médecin ou psychologue, la question de ce que l'on peut, et de ce que l'on doit dire du mal semble d'autant plus incontournable qu'elle est au confluent de ce qui donne sens à nos vies, à savoir notre rapport aux autres.

Pierre Serange – elsp, webmaster d'*approximations.fr*.

\*\*\*

### **Essai de bibliographie générale sur la question du mal**

*Mis à jour le 18 novembre 2008.*

Une bibliographie (bien évidemment) non-exhaustive sur le mal « en général » peut être donnée, même si chaque intervenant fait référence à d'autres œuvres au cours de son intervention – ce qui explique, malgré une bibliographie centrée sur les approches récentes de la questions, certaines absences, dont celle des ouvrages d'Hannah Arendt, qui fera l'objet d'une intervention spécifique.

Il ne s'agit donc en aucun cas pour nous de présenter ces quelques ouvrages comme étant les références ultimes sur cette question, sans quoi le colloque virtuel, les interventions et la réflexion commune seraient inutiles, mais bien, en amont, de donner des pistes de lecture pour une approche générale de la question.

En clair : nous avons voulu simplement indiquer des livres qui, par leur approche classique ou plus originale, permettent d'enrichir l'appréhension du mal comme *problème philosophique*.

- **Hélène Bouchilloux**, *Qu'est-ce que le mal ?*, collection « **Chemins philosophiques** », **Vrin, Paris, 2005**. Un ouvrage clair présentant d'une manière classique et vivante les enjeux de la question philosophique que représente la définition de ce qu'est le mal, en rapport avec d'autres concepts corollaires (le bien, la liberté, l'innocence, Dieu, la perversité...). Ce livre contient en outre deux commentaires très détaillés de deux textes importants, le premier de Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, 3e partie, 3e section, chapitre II, « Le christianisme » ; et le deuxième de Saint Paul, *Épître aux Romains*, chapitre VII, versets 7-25.

- **Francis Wolff**, article « *Le mal* » in *Notions de philosophie*, tome III, sous la direction de **Denis Kambouchner**, collection « **Folio Essais** », **Gallimard, Paris, 1995**. Un article particulièrement brillant et synthétique s'interrogeant sur la pertinence même du concept de mal. Partant du constat de l'expérience du mal pour lui donner un sens, il donne à penser deux

positions vis à vis du mal, un « au-delà » du mal pour signifier, par exemple, une injustice fondamentale du monde, ou un « en-deçà », pour le nier comme n'étant qu'un mot, étant à relativiser en tant que tel dans son effectivité. Ainsi se dégagent deux voies comme autant de manières de penser ce concept, l'une qui amène à concevoir le mal comme rapport à un devoir-être, l'autre comme étant étroitement liée à la vision du monde que nous avons, ainsi qu'à celle de son auteur postulé, Dieu, dans différentes attitudes face à Lui.

- **Rüdiger Safranski, *Le mal ou le théâtre de la liberté*, traduit de l'allemand par Valérie Sabathier, Grasset, Paris, 1999.** Un brillant essai s'appuyant sur des textes assez connus de l'histoire de la philosophie (Saint Augustin, Rousseau, Kant, Hegel, Schelling, Schopenhauer, Nietzsche, Freud), mais aussi de la théologie (le livre de Job dans la Bible), de l'Histoire (par l'exemple d'Hitler) et de l'esthétique (Sade, Baudelaire) pour proposer une analyse originale du mal à travers ses diverses représentations, analyses et occurrences, montrant par là en quoi l'histoire de ce concept est nécessaire à la prise en compte de notre destinée proprement humaine.

- **Jean-Claude Michéa, *L'empire du moindre mal – Essai sur la civilisation libérale*, Collection « Climats », Flammarion, Paris, 2007.** Un ouvrage surprenant sur la dimension politique du mal, dans un parti-pris pragmatique assumé. Selon l'auteur, le libéralisme, dans ses assises idéologiques mêmes, vise à établir la société du moindre mal, au sens où, partant du constat d'un homme inapte à édifier un monde décent, cette solution tant économique que politique fut la seule option possible pour pallier au manque de moralité de l'homme.

- **Axel Kahn et Christian Godin, *L'homme, le Bien et le Mal, une morale sans transcendance*, collection « Les essais », Stock, Paris, 2008.** Un ouvrage récent remettant en cause le postulat posé par Kant pour sa morale, à savoir celui de l'existence de Dieu, pour comprendre la possibilité de la conscience morale. Ce-faisant, les auteurs tentent d'établir une morale fondée sur la raison humaine, qu'ils prétendent délivrer de tout besoin de transcendance, par une étude sans doute trop allusive, bien que stimulante, des divers champs abordés, à savoir la philosophie, les neurosciences, l'ethnologie ou encore les sciences humaines.

- **Jean Nabert, *Essai sur le mal*, (Première publication en 1955), Les Editions du Cerf, Paris, 1997.** D'un abord difficile voire rédhitoire à la première lecture, le lecteur patient pourra trouver dans cet ouvrage une réflexion profondément originale sur le mal, articulant de façon inédite volonté, responsabilité et absoluité du rapport de l'être au mal. Si le mal en effet ne saurait s'expliquer, il faut pour autant souligner son caractère injustifiable et réel, la réflexion qu'il exige de nous étant constitutive d'une recherche sur le sens de l'existence que nous ne saurions fuir. L'homme accomplit lui-même le mal dont il ne veut pas, et entretient pour autant un rapport à la responsabilité ambigu, puisque c'est lui-même qui, en une scission tout autant décidée que subie en son être, fait du « péché le premier moment d'une appropriation du mal ».

- **Paul Ricœur, *Le mal : Un défi à la philosophie et à la théologie* (Conférence à la Faculté de Théologie de l'Université de Lausanne en 1985), Editions Labor et Fides, Genève, 2004.** Partant du principe que le mal ne saurait être nié ni en philosophie, ni en théologie, l'auteur, dans un texte court, d'une grande clarté et densité, commence par expliquer que toute entreprise de théodicée est une tentative de réponse systématique au problème du mal : comment articuler sans contradiction la réponse à trois affirmations : « Dieu est tout puissant ; Dieu est absolument bon ; pourtant, le mal existe » ? C'est, pour Ricœur, la position-même du problème qui est à revoir, ce qu'il va montrer dans un parcours particulièrement stimulant (et par là contestable) de l'histoire de la philosophie et de la théologie chrétienne, de Saint Paul à Nietzsche en passant par Hegel et Leibniz, de Saint Augustin à Kant. S'il faut comprendre le mal, comme le philosophe

de Königsberg, comme étant radicalement lié à la liberté humaine, alors la question n'est plus *d'où vient* le mal, mais comment *agir contre* le mal, et comment travailler, spirituellement comme psychologiquement, du stade de la « lamentation » à celle de l'acceptation, au sens d'un deuil, réalisé, permettant un réinvestissement affectif du monde tourné vers l'action.

- **Bertrand Vergely, *La souffrance (recherche du sens perdu)*, Folio Essais, 1997, Paris.** Le présent ouvrage met en relief ce qui est selon l'auteur l'un des paradoxes de notre époque : jamais nous n'avons autant parlé de la souffrance, jamais nous n'avons autant disposé de moyens pour la combattre, sur le plan médical notamment, et, pour autant, nous sommes prisonniers d'un entre-deux théorique qui rend cette notion difficile à comprendre, qu'elle soit souffrance physique ou morale. En effet, ni la position attribuant un sens à la souffrance (et pouvant dévier sur une justification de la souffrance comme seule capable de donner un sens à l'existence), ni la position faisant de la souffrance un non-sens (et induisant, par l'existence réelle de la souffrance, l'absurdité de la vie humaine), ne semblent satisfaisantes. Ainsi il est nécessaire de penser une troisième voie pour concevoir la souffrance, partant du constat de l'existence de la souffrance, et imposant une exigence, celle de redonner un sens plein et entier à nos vies. La recherche de sens et la recherche de souffrance ne se recoupent donc en aucun cas, et c'est justement en tant que la souffrance fait partie de notre existence humaine que nous nous devons de lui donner un sens.

- **Louis Lavelle, *Le mal et la souffrance***, édition numérique disponible gratuitement ici : [http://classiques.uqac.ca/classiques/lavelle\\_louis/mal\\_et\\_souffrance/mal\\_et\\_souffrance.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/lavelle_louis/mal_et_souffrance/mal_et_souffrance.html).  
Publiés pendant la Seconde Guerre Mondiale (la Préface étant à lire, en ce sens, avec attention), deux essais, dont le premier intéresse plus directement notre question, qui sont clairs, profonds, poussant à la réflexion. Le premier essai, partant de l'expérience de la conscience morale, et en conséquence, de la notion de valeur, avec le Bien et le Mal intimement liés au sein de notre être même, expose une distinction importante entre mal et douleur, et s'attache à expliquer l'origine même du mal en l'homme, pour proposer une théorie originale alliant action et réflexion par la notion de responsabilité.

- Enfin nous tenons à remercier notre ami et membre du site Jean-Jacques Marimbert pour nous avoir signalé un ouvrage qui vient de paraître sur le mal chez Leibniz, de **Paul Rateau, *La question du mal chez Leibniz. Fondements et élaboration de la Théodicée***, Honoré Champion, collection "Travaux de philosophie" n°15, mai 2008, le site de la présentation de l'ouvrage par son éditeur étant à visiter en suivant ce lien : <http://www.honorechampion.com/cgi/run?wwfrset+3+0+1+2+cccdegv1+08531665+1>.

[Pierre Serange – elsp](#), webmaster d'*approximations.fr*.